

Lundi 5 mai 2025

## Que la lumière soit !

Je suis née dans un monde de noirceur et de violence, un monde sans mots, sans livres, sans autres paroles que les cris, sans autres caresses que les coups.

Le papier n'y servait qu'à allumer la cuisinière, ou à emballer les épiluchures.

J'ai deux sœurs plus âgées que moi, et elles allaient à l'école alors que je restais dans l'ancre du dragon.

Appuyée contre elles, le soir, je les écoutais réviser leurs leçons, et mon cerveau avide enregistrerait avec délectation ce qu'elles peinaient à retenir.

Et le jour tant attendu arriva, où je fis mon entrée à l'école. Entourée d'enfants en larmes, de religieuses encornetées, je me retrouvais comme Marcel Pagnol, à lire à voix haute la date et la morale sur le tableau, sans qu'on ne m'ait rien demandé.

Habituée à obéir sans broncher, je compris vite que Sœur Marguerite n'était pas contente de cette offense à son savoir, et je restais donc dans le rang, sans dépasser la tête que, je n'en doutais pas, elles auraient sûrement coupée.

Heureusement, il y avait la BIBLIOTHEQUE !

Je dévorais donc la Rose, puis la Verte, puis la Rouge et Or. La lumière venait de traverser les nuages. Lorsque je n'avais rien sous la main, je lisais mon missel avec délectation, ce qui me valut quand même une certaine indulgence, (pas celles qu'on achète pour le laisser-passé vers le paradis, vu que j'étais fauchée comme les blés après la moisson) ...

La troisième année, désespérée, j'avais tout lu ! Et une institutrice qui avait été recrutée pour pallier les manques de cornettes, voyant que je lisais le moindre livre disponible, eut la lumineuse idée de me laisser utiliser la bibliothèque des Grandes.

Je ne saurais expliquer cette surprise, cette violence, cette claque que je pris en découvrant Victor Hugo. Je lisais, cachée sous mes draps, l'épopée des Misérables et rêvais de Jean Valjean, je pleurais, je riais, ce n'était plus un rayon de lumière, c'était le soleil, le grand soleil qui venait de me faire naître à un monde extraordinaire !

Je dévorais tous les classiques à ma disposition. Je dévorais Balzac à dix ans, je découvrais Stendhal et Julien Sorel, et Zola me toucha jusqu'au plus profond de mon âme... Le Comte de Monte Christo trône toujours en bonne position dans ma

mémoire et Edmond Dantès me parle encore la nuit, pour me demander si la vengeance est la solution.

Je dois dire que cela ne se fit pas sans peine, car, fière et amoureuse des mots, je ne pouvais m'empêcher de les faire rouler dans ma bouche, et de les utiliser partout.

Un jour je rentrais à la maison, et la trouvant vide, je criais dans le jardin « Où êtes-vous ? », la réponse ne se fit pas attendre...

« Pour qui qu'et' s' prind chelle là » et je fûs châtiée pour mon langage châtié par « une pourrée » bien de chez nous.

Je devins donc bilingue, patois d'un côté et français de l'autre, agaçant tout le monde, et je me mis à me taire autant que possible. C'est peut-être pour cela que maintenant je parle beaucoup !

Plus tard, je suis allée au collège.

J'aimais tout ! Les mathématiques me semblaient un langage mystérieux et magique que je m'appliquais à comprendre avec passion.

L'anglais puis l'allemand me ravissaient, même la technologie arrivait à me plaire !

En sixième, le professeur de français demanda à chacun d'écrire sur sa fiche, ses livres préférés. Lors du cours suivant, il m'appela à son bureau et me demanda si j'avais vraiment lu « les illusions perdues ». Je lui racontais alors l'histoire de Lucien de Rubempré. Il me dévisagea avec une espèce de stupeur, puis cela le fit sourire et me donna à nouveau l'accès libre à la bibliothèque.

J'ai eu la chance de rencontrer aussi à ce moment, une professeure d'histoire, merveilleuse, qui me donna l'envie de découvrir les origines de mon pays, puis l'histoire du monde, et le goût des biographies, dont je me régale encore. Elle répétait souvent « pour aller vers l'avenir, il faut comprendre le passé ».

La pauvre eut l'idée de se rendre chez mes parents pour leur demander de me laisser aller au lycée, à quoi il lui fut répondu que : (s'plache à l'filature est d'jà prête) et elle repartit avec un air totalement ahuri.

Plus de cinquante ans plus tard, je me délecte encore en relisant ces livres de mon enfance, et je remercie toujours ces personnes formidables qui ont su voir et étancher ma soif de connaissances. Ils m'ont ouvert, sans le savoir, les portes du paradis.

Et j'ai découvert aussi la force des mots, pour apaiser les maux...

Jacqueline Villez